

Que prouvent ces statistiques, se demande le *Record*? “ Simplement qu’il y a une proportion désastreusement grande de districts ruraux qui manquent entièrement de fournir la matière première nécessaire à n’importe quelles écoles, que le contrôle soit central ou local. Il n’y a pas d’enfants ; pourquoi donc tout ce tapage pour savoir qui contrôlera les écoles ? ”

Nous souffrons, dit-il, dans la campagne ontarienne du suicide de la race rurale.

Le *Mail and Empire* apportait de son côté de plus nettes notions sur l’étendue et le mode de suicide dont on souffre dans la campagne ontarienne.

“ Vous ne pourriez, disait-il, trouver nulle part ailleurs un endroit plus idéal que Granton ou les environs pour élever une famille. Cependant sur une distance de trois à trois milles et demi il y a 50,— et peut-être plus — célibataires de plus de quarante ans qui n’ont pas eu, pour des raisons que Dieu seul connaît, le courage d’assumer les responsabilités de prendre femme et famille.”

Il ne manque pas de Granton dans la province, affirme le *Catholic Record* ; et le nombre va grossissant. Comment peut-on apporter à l’école rurale une réforme sérieuse si on ne tient pas compte de ce fait ? Ce qu’il s’agit de trouver c’est le secret de cet égoïsme qui permet à tant de campagnards ontariens de vivre une vie qui n’a aucune utilité humaine.

Le problème de l’école vide ne se pose pas plus dans la campagne française ontarienne que dans la province de Québec.

A la suite de cela bien des problèmes ne se posent pas de la même manière chez les uns et les autres.

Thomas POULIN.

LE CHAPEAU

Un monsieur, placé derrière une dame à chapeau volumineux, fait de vains efforts pour suivre le premier acte d’une pièce. A l’entr’acte, n’y tenant plus, il s’adresse à sa gênante voisine :

— Madame, ne pourriez-vous enlever votre chapeau ? J’ai payé une piastre ma place c’est pour voir...

— Et moi, Monsieur, répond la dame, j’ai payé \$25. mon chapeau, c’est pour qu’on le voie !...

Volonté

I

TOUT Londres, ce matin-là, apprit avec stupeur l’effroyable nouvelle. On l’avait reçue par câble la veille, trop tard pour qu’elle puisse paraître dans les feuilles du soir. Maintenant elle était affichée en lettres énormes sur tous les kiosques, et les marchands de journaux se voyaient assiégés par une foule avide de détails.

Mais nulle part le tragique événement ne produisit une sensation plus violente que sous le toit de Lord Hugh Chershall, en plein quartier aristocratique de la cité londonienne.

Lady Georgina, la très charmante épouse du grand seigneur écossais, fut tirée de son sommeil par un concert déchirant de pleurs et de lamentations. Surprise mais point effrayée, elle se dressa, s’accouda parmi les dentelles, et écouta les bruits étranges qui parvenaient jusqu’ici.

Lord Chershall était parti la veille pour faire exécuter des réparations à son château du Scotland. Il se portait bien ; donc, à moins d’un accident ?...

Cette pensée subite altéra le calme de la jeune femme. Elle sauta du lit, glissa ses bras dans les manches de soie d’un peignoir et pressa violemment le timbre électrique.

Les clameurs qui remplissaient l’hôtel cessèrent brusquement ; on marcha dans le corridor, puis une main précautionneuse tourna le loquet et ouvrit la porte. Une grande mulâtresse parut, le visage encore luisant de larmes mal essuyées, les cheveux en désordre hors du bonnet :

— Qu’est-ce qu’il y a, Doudou ? fit impérieusement Lady Georgina. A-t-on de mauvaises nouvelles de Lord Chershall ?...

— No... Milady, no !... bégaya la servante.

— Sir Malcolm, alors ?...

— No... no... en a pas rien malade Massa ton fils !...

— Alors, pourquoi pleures-tu, sotte ?... Pourquoi gémissiez-vous tous, là ?...

Derrière Doudou, dans le cadre de la porte, trois ou quatre figures couleur de café apparaissaient, hésitantes et défaites.

Lady Chershall, agacée, frappa du pied.

— Que vous êtes absurdes, mes pauvres enfants ! s’écria-t-elle.

Et, dans le doux patois martiniquais qui avait charmé son passé de créole, elle ajouta quelques épithètes, pas bien méchantes, mais qui produisirent un effet foudroyant : Doudou se précipita sur ses mains, les couvrit de baisers et de larmes, tandis que les autres serviteurs reprenaient leurs lamentations.